

ACTUALITE DE LA SCENOGRAPHIE

FEVRIER 1999

LES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

INFOS
THÉÂTRE

Eclairage de scènes

Jean Chollet

SAINTE-JEANNE DES ABÂTTOIRS

Le krack boursier de Wall Street de 1929 et ses effets sur l'économie mondiale inspirèrent à Brecht cette pièce dans une filiation avec l'un des objectifs marxistes : "dévoiler la loi du mouvement économique dans la société moderne". Il articule l'action autour de trois fables :

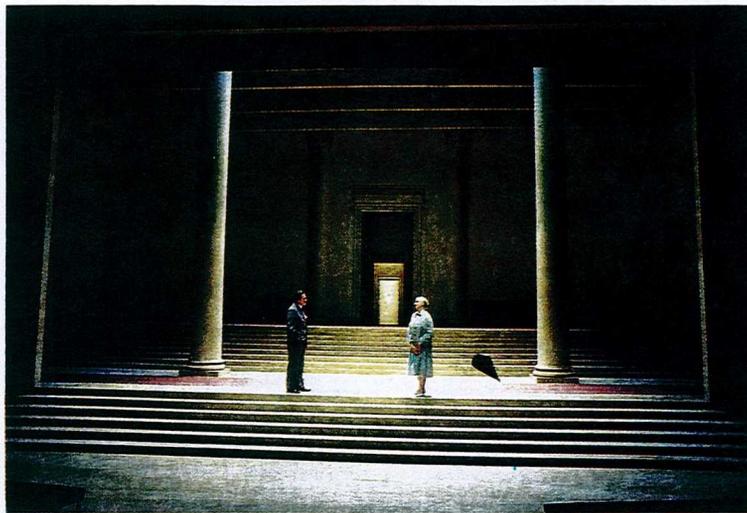
l'histoire d'un lieutenant de l'Armée du salut (Jeanne d'Arc), celle d'un "roi de la viande" (Mauler), et celle des ouvriers des abattoirs de Chicago. Moins didactique que certaines de ses pièces, cette œuvre complexe, qui décrit les mécanismes et les spéculations d'un capitalisme toujours en vigueur aujourd'hui, porte aussi une dimension humaine et épique. Sans en altérer le propos, la mise en scène d'Alain Millanti s'engage, sans a priori ni manichéisme dogmatique, dans ce courant propice à l'éclairage des nombreuses facettes d'une pièce foisonnante. Elle en exalte la poésie tragique et l'humour, dans le rythme et les ruptures des mouvements scéniques, qui bénéficient de l'efficacité de la scénographie inventive de Giulio Lichtner. Au cœur d'une nombreuse et brillante distribution, Clotilde Mollet, magnifique et troublant soldat de la pauvreté, et Jerzy Radziwilowicz, intense et ambigu Mauler, ouvrent sur l'émotion et témoignent avec force des fractures humaines.

(Odeon - Théâtre de l'Europe / Le Volcan - Le Havre)

MARION DE LORME

Écrite en 1829, cette pièce de Victor Hugo restera deux ans sous le boisseau d'une censure instaurée par la Restauration (1814- 1830), qui voit, dans ce drame romantique mêlant le destin d'une courtisane célèbre et de deux de ses amants aux prises avec le despotisme de Louis XIII et Richelieu, des allusions à Charles X et à son aréopage ministériel. Le souffle libertaire de la révolution de 1830 lève cet interdit, mais Hugo attendra un an pour faire représenter son œuvre remaniée, avec une préface en forme de manifeste d'une liberté artistique et théâtrale fondatrice. C'est dans le prolongement de ces propos révélateurs qui introduisent le spectacle qu'Eric Vigner place son adaptation et sa mise en scène, marquant une étape importante dans son questionnement du théâtre amorcé depuis La Maison d'os. En évacuant dans une scénographie aérée et symbolique (Claude Chestier) les artifices d'un romantisme plaqué et illustratif, la mise en scène épurée s'attache à une exploration de la densité souterraine, à la fois poétique et politique, d'une œuvre dépourvue de tout pathos. Porté par l'unité d'interprétation des jeunes comédiens, un spectacle en tension qui sollicite avec intelligence et acuité des interrogations parfois déstabilisatrices pour le public. Amateurs d'un théâtre de "prêt à penser" s'abstenir.

(Création CDDB de Lorient, Théâtre de la Ville)



"Les Huissiers" de Michel Vinaver, mise en scène Alain Françon, décor Jacques Gabel
Théâtre de la Colline - Photo Pascal Mainé

DOM JUAN

Plus souvent abrité, depuis sa création en 1971, dans des structures mobiles nécessaires à son itinérance, le Foostsborn Travelling Théâtre fait escale momentanément dans un vrai théâtre pour revisiter à sa manière l'œuvre de Molière. Si le transfert du chapiteau à la scène à l'italienne a modifié les

formes de représentation, l'esprit joyeux et insolent de la troupe demeure intact pour tirer la comédie vers un comique loufoque, sans obsession de sa problématique métaphysique.

Avec sa coloration cosmopolite et sa distanciation ironique, le Foostsborn souffle pourtant un vent de liberté moins iconoclaste qu'il n'y paraît. L'esprit moliéresque demeure au cœur d'une représentation qui secoue le mythe (Rod Goodal cocasse en Brummel de pacotille) avec humour et tendresse.

Décors et accessoires, utilisation des espaces, costumes, marionnettes, masques, effets sonores, chansons, rythme et accompagnement dans une facétieuse cohérence la vitalité truculente des comédiens qui embarquent le spectacle vers une destination que n'aurait pas désavouée Jean-Baptiste Poquelin : celle du rire.

(Athenée-Louis Jouvet)

LE PARTAGE DE MIDI

Transposition autobiographique d'une brûlante passion, la pièce de Paul Claudel mêle sous un double thème l'adultère, et "la lutte entre la vocation religieuse et l'appel de la chair".

Écrit en 1905, cet aveu impudique, refusé à la scène par son auteur jusqu'en 1948 (m.e.s. J.-L. Barrault), constitue un des sommets de son œuvre.

Au cœur d'un quatuor embarqué sur un paquebot voguant vers la Chine, naît la fulgurance d'un amour, dont la trajectoire incandescente s'achève dans le renoncement et le drame sur fond d'émeute des Boxers.

Comme toujours chez Claudel la pensée se traduit dans la richesse du verbe, à la fois lyrique et poétique. La restitution de l'intensité de cette parole semble avoir été prioritaire dans la mise en scène de Gérard Desarthe. Il y parvient avec réussite dans une rigueur parfois symbolique, qui estompe toutefois par instant l'émotion et les brûlures vibrantes de la chair et de l'esprit, jusque dans les interprétations de Valentine Varela (Ysé), Samuel Labarthe (Mesa), Jean-Pierre Malo (Amalric) et Frédéric Van den Driessche (De Ciz).

Ce spectacle est présenté dans une scénographie de Daniel Jeanneteau, qui remodèle avec pertinence un espace salle/scène propice à cette rencontre claudélienne, inscrite entre un plancher de bois transformable et un ciel étoilé.

(Théâtre National de Chaillot)